

—Vous l'avez pris sans doute pour un voleur ! dit Mme Caussade, qui articula ce dernier mot avec une affectation singulière, comme s'il avait fait allusion à quelque circonstance connue seulement de l'homme à qui elle s'adressait.

—Je ne crains pas les voleurs tous les jours, répondit Servian en accompagnant ces paroles d'un regard qui changea sans doute en mécontentement la disposition moqueuse de Mme Caussade, car, au lieu de continuer cette conversation, elle reprit le bras de M. Tonayrion et affecta de ne plus causer qu'avec lui.

Il était plus de minuit lorsqu'on fut de retour à la maison. Le colonel ne tarda pas à donner le signal de la retraite en allumant un bougeoir ; tandis que les autres en faisaient autant, Servian s'approcha de Mme Caussade qui fermait le piano.

—Madame, lui dit-il à demi-voix d'un ton sérieux où perçait une émotion involontaire, ayez assez bonne opinion de moi pour croire que je ne serais pas venu ici si j'avais cru vous y rencontrer. Puisque ma présence vous déplaît, dites un seul mot, demain, avant votre lever, je serai parti.

—Je suis chez mon père et non chez moi, répondit Mme Caussade avec une froideur un peu apprêtée ; ici je n'ai d'ordre à donner à personne : c'est à vous, monsieur, de juger du plus ou moins de convenance de votre visite.

Elle termina aussitôt ce dialogue par une légère inclination de tête ; et, prenant congé de son père ainsi que de ses hôtes, elle sortit du salon, où un instant après, il ne resta plus personne.

III.

Le lendemain, avant que la cloche eût sonné le déjeuner, M. Herbelin, à qui la pluie n'avait pas permis de faire dans le parc sa promenade quotidienne, se trouvait assis dans sa chambre à coucher, où il prenait le mauvais temps en patience à l'aide d'une longue pipe d'écume de mer. Deux ou trois petits coups rapidement frappés contre la porte interrompirent cette agréable occupation. Le colonel se leva de l'air d'un écolier surpris en faisant l'école buissonnière ; sans prendre le temps d'éteindre sa pipe, il la cacha dans un des tiroirs du bureau et alla ensuite ouvrir la porte ; sur le seuil, il aperçut sa fille dans le coquet appareil d'une fraîche toilette du matin.

—Je l'aurais parié, dit Mme Caussade, qui en entrant commença par ouvrir les fenêtres pour livrer passage au nuage odorant dont la chambre était pleine : vous ne voulez donc jamais vous corriger de cette vilaine habitude ? Vous méritez d'être mis aux arrêts forcés.

—Aux arrêts forcés pour avoir fumé un pauvre petit cigare ! répondit le colonel avec l'accent de soumission familier aux pères qui gâtent leurs enfants.

—Un cigare ! croyez-vous que je ne reconnaisse pas votre affreux tabac de caporal ?... N'est-ce pas ainsi que vous appelez ce poison ? Mais prenez-y garde, si jamais je parviens à mettre la main sur votre pipe...

Par un geste furtif, M. Herbelin ôta la clef du tiroir où il avait enfermé le corps du délit, et il la glissa dans sa poche.

—Allons, Estelle, ne gronde pas, dit-il ensuite d'une voix calme ; je te promets de ne plus me servir que des cigares de M. Tonayrion ; ceux-là, tu les tolères : ainsi, lève mes armes et viens m'embrasser.

—Je vous embrasserai quand vous ne fumerez plus, répondit Mme Caussade avec une mutinerie boudoise qui, à l'égard de tout autre qu'un père, eût ressemblé à de la coquetterie.

—Comme il vous plaira, madame, reprit le bon colonel en affectant un air fâché ; mais je ne pense pas que vous soyez venu ici uniquement pour me faire un sermon. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de recevoir votre visite ?

J'allais vous le dire, répondit Estelle, dont la charmante figure prit une expression de gravité, je viens vous faire mes adieux.

—Qu'est-ce que tu me chantes là ? interrompit M. Herbelin, qui regarda sa fille avec étonnement.

Mme Caussade prit une chaise et se vint asseoir près de son père. En voyant cette manœuvre, prélude ordinaire des conversations confidentielles, celui-ci devint sérieux à son tour, et il attendit en silence que la jeune femme s'expliquât.

—Mon père, dit alors Estelle, je vous demande seulement cinq minutes d'attention. Il y a dix-huit mois, quand je devins veuve, un homme que vous connaissez beaucoup, et qui avait été également l'ami de M. Caussade, me demanda en mariage...

—Sans que j'en aie rien su ? interrompit brusquement le colonel.

Sans que vous en ayez rien su. Il pensait sans doute que mon consentement serait plus difficile à obtenir que le vôtre et il crut à propos de s'adresser à moi. Quoique ce parti me convînt sous beaucoup de rapports, je le refusai pour une raison unique, mais à mes yeux péremptoire. Tolérer les assiduités d'un homme dont je ne voulais pas accueillir les prétentions eût été d'une légèreté impardonnable ; on m'eût, avec raison, accusée de coquetterie. La personne dont il s'agit fut donc obligée de se soumettre à ma détermination franchement exprimée de ne plus la recevoir. Un voyage lui servit de prétexte pour s'éloigner de moi, et pendant plus d'un an nous ne nous sommes pas revus. Aujourd'hui, un hasard qu'il m'est difficile de ne pas croire un peu prémédité nous réunit de nouveau. Ce rapprochement me contrarie, me gêne, me déplaît en un mot, et je suis décidée à y mettre fin le plus tôt possible ; mais il n'est pas juste que ceci vous cause le plus, eût désagrément, je ne veux pas vous priver du plaisir de recevoir chez vous un de vos amis. C'est donc moi qui m'éloignerai cette fois. Je vais partir aujourd'hui pour Paris et je reviendrai dès que la visite sera finie ; j'espère qu'il aura l'esprit de ne pas la faire longue.

—Mais c'est donc de Servian que tu veux parler ? dit M. Herbelin en regardant sa fille d'un air ébahi.

—De lui-même, répondit Estelle d'un ton froid.

Le colonel se leva impétueusement, fit plusieurs tours dans la chambre au pas accéléré, et s'arrêtant enfin en face de la jeune veuve.

—Servian t'a fait l'honneur de te demander en mariage, et tu l'as refusé ! lui dit-il d'une voix brusque ; si j'étais sûr de cela, je crois que je te déshériterais.

—Déshéritez-moi donc, car c'est l'exacte vérité, répondit madame Caussade avec un sourire qui semblait braver le courroux paternel.